Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 5 (1902)
Heft: 215

Artikel: Les clés du ciel
Autor: Coz, Edmond
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-251522

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

15. — Nous recommandons instamment aux instituteurs de ne jamais écrire sur la planche noire (qui doit être très propre) que des lettres et des chiffres en gros caratères, bien distincts.

16. — Au cours des leçons qui ne peuvent être données que de nuit (écoles complémentaires, etc.), on veillera à ce que l'éclairage artificiel soit partout égal et suffisant et on aura soin qu'il ne constitue pas une source de viciation de l'air.

(*A suivre.*)

Les Clés du Ciel

— Mon bon docteur ! attendez que je vous décore !...

Bondissant comme un faon en liberté, la petite Suzanne, ses cheveux ébouriffés, son chapeau de paille suspendu à son cou, se précipitait vers le docteur Schneider, tandis qu'il descendait le perron du château et se préparait à monter en voiture.

Il se baissa, effleurant paternellement de ses lèvres ce joli front de dix ans, puis il souleva le revers de sa redingote pour que l'enfant passât dans la boutonnière trois ou quatre branches de coucous enlevées au bouquet qu'elle venait de cueillir sur la vaste pelouse.

— Merci, mignonne, dit-il....

— Papa dit que vous devriez être décoré « pour de vrai », s'écria la jeune fille.

Le docteur sourit.

— Est-ce que ce n'est pas de « vrai » que vous me décorez ? demanda-t-il.

— Oui ! bien sûr ! est-ce que vous ne trouvez pas qu'une fleur est bien plus belle qu'un ruban ?...

— Sans nul doute...

Le docteur Schneider serra la petite main qui se tendait vers lui et montant dans sa victoria :

— Vous rentrerez en ville, Jérôme, dit-il au cocher, et vous m'arrêterez 26, rue de l'Armoire.

Tandis que le cheval trottait à une bonne allure, le docteur prit un livre qu'il avait laissé sur les coussins. Mais, après avoir vainement essayé de fixer son esprit sur une dissertation savante, le docteur se retrouvait toujours dans le milieu qu'il venait de quitter.

Le grand château blanc, le parc mis en fête par l'avril, les jeunes bourgeons prêts à s'épanouir et les grappes de lilas s'entr'ouvrant pour embaumer l'air, et enfin les heureux habitants, le père et la mère qui l'accueillaient comme leur meilleur ami. N'avait-il pas été Celui dont la Providence s'était servie pour leur donner la plus intense des joies, pour leur rendre l'enfant sur laquelle planaient déjà les ombres violettes de la mort ? Et elle, la chérie, blonde, gracieuse et gaie, courant resplendissante de santé dans l'herbe verte, elle savait si bien lui dire sa reconnaissance !

Il y avait un an jour pour jour qu'elle avait été sauvée de la terrible fièvre qui allait l'emporter, et le docteur était venu, sur l'instante prière des parents, passer au château quelques heures de liberté.

Que de souvenirs évoqués ensemble, tandis qu'après le déjeuner Suzanne avait été jouer dans le parc. On n'eût pas osé les rappeler devant elle, ces souvenirs de mort ! car, aux jeunes âmes seules qu'il appelle à lui, Dieu adoucit l'heure suprême par les séraphiques visions ; les autres, les petits qu'il laisse sur la terre pour grandir et souffrir, conservent l'amertume du lugubre frôlement.

Et ils avaient longtemps causé, se parlant de ces choses avec ce frisson particulier qu'éprouvent ceux qui ont échappé à un grand danger.

. . . . . .

Tout à coup dans un brusque cahot, le docteur pencha involontairement la tête.

Une odeur nue, pénétrante, de ses parfums menus qui semblent s'échapper des coffrets d'aïeule longtemps enfermés dans quelque chambre aux vieilles boiseries grises à délicates sculptures, le saisit ; il vit les fleurs de coucous, et se rappelant le nom qu'on leur donne sur la terre d'Alsace, son pays, sur le sol depuis si longtemps quitté où dormaient ses parents, il murmura :

Die Himmelschluselchen !

Les clés du ciel ! et il pensa que, pour ces êtres heureux qu'il venait de quitter, la terre était presque un paradis qu'ils avaient été près de perdre.

En ce moment la voiture s'arrêta, et le docteur, qui avait fermé machinalement les yeux, se vit, en relevant les paupières, dans une rue étroite et sombre : les maisons étaient hautes et noires ; devant les fenêtres aux petits carreaux s'étalaient, suspendus à des cordes, de misérables linges, de pauvres vêtements, des haillons à l'air, pour leur donner un peu de salubrité. « Je crois que c'est le 26, monsieur », dit Jérôme à demi-soulevé sur son siège ; il était difficile de lire sur la plaque noircie les numéros qui ne se détachaient plus.

Le docteur descendit de voiture, s'engagea dans un étroit couloir que coupait en deux le ruisseau des eaux ménagères et, montant l'escalier, atteignit le troisième étage. Il frappa à une porte. Une femme vint ouvrir. Elle était grande, très maigre, son corps s'affaissait dans ses vêtements.

— Merci d'être venu aujourd'hui, monsieur le docteur, dit-elle. Son accent frappa l'oreille du médecin.

— Vous êtes d'Alsace ? demanda-t-il vivement.

— Oh ! oui...

— Moi aussi.

Et tandis que son interlocutrice le regardait presque joyeuse :

— Mais vous portez un nom français, ajouta-t-il.

— Mon mari était du Berry, répondit-elle : je l'ai perdu au bout de deux ans de mariage. Alors je suis retournée là-bas...

— Et pourquoi l'avez-vous quitté ?

— Mes parents sont morts. Un oncle de mon mari m'a écrit de venir ici, car l'ouvrage manque en Alsace et la vie est bien chère, puis il a été renvoyé de sa place, et a retrouvé de l'occupation ailleurs. Je suis restée seule avec Maria. Je travaille tant que je puis pour l'une et pour l'autre. Mais je suis peu payée, et, en ce moment comment faire ? la quitter ! la pauvre mignonne, si faible qu'elle ne peut se passer de moi !... Oh ! cela me déchire le cœur. Dès que je sors, j'entends ses plaintes plus fort que quand je suis auprès d'elle ; elle est trop jeune pour comprendre que c'est mon travail seul qui nous empêche de mourir de faim !... Et il le faut pourtant... (Ses dents claquaient à ces derniers mots.)

Le docteur avait écouté mieux encore, il avait cette profonde détresse, il avait compris l'horrible alternative, ce drame d'âme : la misère aux prises avec la maternité.

— Je vais voir votre fille, dit-il doucement.

La mère s'effaça et il pénétra le premier dans la chambre. Au fond, en face de la fenêtre, dans l'unique lit, sous des draps usés mais très propres, se dessinait la forme maigre de l'enfant. Une petite tête émaciée, aux lèvres blanchâtres, aux yeux à demi fermés, reposait au milieu des cheveux blonds épais sur l'oreiller.

— Quel âge a-t-elle demanda le docteur.

— Dix ans.

Dix ans ! comme la belle petite Suzanne fraîche et rose qu'il venait de quitter ! Elle aussi pourrait être belle et vigoureuse, l'enfant malade dont il prenait la main dans la sienne sans qu'elle fit un mouvement.

La mère arrêta sur lui ses grands yeux cernés très inquiets, avec une lueur ferme qui étincelait sous le mouvement fébrile des paupières, — ces yeux de mère que la crainte déchire et qui croient toujours que Dieu et la science lui rendront son enfant.

Le pouls était faible, très faible, c'était l'anémie simple, mais l'anémie arrivée au dernier degré, un tempérament à refaire sans qu'aucun organe soit spécialement atteint. Il n'y avait qu'une ressource : envoyer l'enfant à l'hôpital... Mais le docteur Schneider était un de ces hommes qui, en recherchant consciencieusement les causes, ont aussi l'intuition des conséquences.

Il envisagea les douleurs de la séparation : enlever à une mère son enfant malade, c'est lui arracher la meilleure, la plus chère part d'elle-même, et pourtant il n'eut pas hésité à lui demander de s'imposer même ce sacrifice ; il savait que le cœur maternel est fait de telle sorte qu'il n'hésite pas devant l'épreuve qui sauve. Mais il voyait l'autre main de l'enfant, enlacée dans celle de sa mère, il voyait ce regard affaibli se détourner de lui dans une indicible anxiété.

C'était dans ce contact, dans ce rapprochement que la petite Maria puisait la vie, ce peu de vie qui lui restait.

Essayer de la sauver ici... alors ! Ah ! s'il avait été riche ! Mais en ce moment il avait dû se restreindre au strict nécessaire dans l'attente de payements bien longs à venir... Les œuvres, il le savait, n'étaient pas en état de pourvoir à tout... enfin, il essaierait... il tenterait quelque chose...

Son examen terminé, il s'assit sur l'unique chaise de paille ; tira son carnet et écrivit une ordonnance.

Il se leva et revint vers la mère et l'enfant ; celle-là s'était agenouillée près de celle-ci, les deux têtes sur l'oreiller.

Un peu rassurée, la petite Maria se décida à lever les yeux sur le docteur.

Doucement, il lui parla, l'encourageant. Dieu aime les enfants malades, il la guérirait : il expliquait les soins qu'il fallait prendre, l'emploi des médicaments que donnerait le dispensaire, puis il s'effraya de voir que l'expression des yeux ne changeait pas. Quoi ! déjà la fixité...

Sans doute la mère devina...

— Elle ne vous comprend pas, monsieur, dit-elle ; Maria sait à peine quelques mots de français... en Alsace, vous savez... on défend de parler une autre langue que celle des Prussiens...

Le docteur se recueillit pour se mieux souvenir de l'idiome natal, puis il se pencha vers Maria.

La douce odeur des fleurs champêtres parvint à la respiration de l'enfant.

Elle se souleva avec un élan nerveux, et de son doigt fin, où le sang ne paraissait pas animer les chairs, montrant les branches de coucous, elle murmura ;

— *Die Himmelschluselchen !...*

Une teinte rosée passa sur son visage, elle se cacha dans les bras de sa mère, dans la crainte de laisser deviner le désir fou qui lui venait d'avancer la main et de saisir les fleurs, les pauvres fleurs qu'elle cueillait là-bas, à pleines mains, dans les prairies d'Alsace, au soleil d'avril, dont elle n'avait pas encore aperçu les rayons de printemps, car ils ne pénétraient pas jusqu'à la chambre sombre.

Comme en excuse, la mère dit :

— Elle aimait tant à cueillir les fleurs de coucous ! elle se portait si bien là-bas dans la

maisonnette entourée d'un jardin, courant dans les prés, après la classe...

Et son cœur se fondant au souvenir de l'enfant bien portante dont la vue adoucissait pour elle les tristesses du veuvage, elle se mit à pleurer.

Le docteur tout pensif avait ôté de sa boutonnière les fleurs que Suzanne y avait placées, et les mit dans la main de Maria. Celle-ci les prit en souriant.

Ah! il connaissait maintenant le remède! D'un geste rapide, il déchira l'ordonnance qu'il venait de rédiger. À quoi bon galvaniser ce pauvre petit corps quand on pouvait le ressusciter!

Mais lui, il était impuissant, il lui fallait la volonté des autres... Seulement, il en était sûr, il les amènerait à penser et à vouloir comme lui... Que pouvaient-ils d'ailleurs lui refuser à pareille date, les parents de Suzanne?

Il leur dirait : « Il y a un an, tandis que votre fille semblait près de mourir, une autre enfant du même âge courait forte et joyeuse dans l'herbe verte. Aujourd'hui c'est la vôtre, qui, pleine de vie, jouit des douces choses du printemps, et l'autre fillette meurt de la privation au grand air, des arbres et des fleurs. Un jour, sans doute, elle n'a pu aller les chercher au dehors de la ville enfumée, et depuis ce jour ses forces diminuent. Voulez-vous les lui rendre et redonner l'enfant à sa mère, comme Dieu vous a redonné la vôtre! Un coin, un petit coin au soleil, la permission de cueillir des fleurs, parmi l'herbe croissante, des pervenches bleues, des paquerettes, des coucous! *Die Himmelschluselchen!* Un peu de travail à la mère pour qu'elle ne croie pas que vous lui faites l'aumône... » Il dirait tout cela et il serait écouté, il en était sûr!...

Alors de nouveau il se pencha vers l'enfant, et cette fois les paroles lui vinrent aux lèvres rapidement :

— Ma petite Maria, vous allez vous soulever sur votre lit, votre mère vous habillera, et moi je vous emporterai dans mes bras, je vous déposerai dans la voiture qui m'attend.

— Maman? elle aussi?

— Oh! oui; elle ne vous quittera pas, et je vous emmènerai dans la campagne, dans une belle prairie parsemée de fleurs, vous y cueillerez des coucous... tant que vos mains en pourront contenir.

— *Die Himmelschluselchen!...* répéta bien bas la petite Maria. Oh! oui, ce seront les clés du ciel! car je mourrai peut-être en les cueillant!

Un sanglot lui répondit, sa mère avait eu la même pensée.

— Non, vous ne mourrez pas et les fleurs ouvriront la porte du ciel à votre mère! le ciel sur la terre, pauvre petite, c'est le cœur d'une mère qui voit guérir son enfant.

Huit jours plus tard, sur la grande pelouse du parc, Maria s'avançait, guidée par Suzanne, vers les touffes jaunes, s'élançant au milieu des feuilles vertes.

Le docteur les contemplait toutes deux, et s'approchant de sa petite amie :

— Savez-vous le nom allemand des fleurs que vous m'avez données la semaine dernière?

— Maria vient de me l'apprendre, répondit-elle; puis après un instant de silence, Suzanne releva la tête.

« Dieu aime que l'on fasse du bien à ceux qui souffrent, dit-elle, en nous amenant Maria et sa mère, je crois, mon bon docteur, que vous nous avez apporté les clés du ciel! »

Edmond Coz.

——

Récréations du dimanche

Solutions aux questions posées dans le N° 213 du *Pays du Dimanche* :

——

835. CHARADE.

Cou + rage = Courage.

836. PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES.

CONSONNES ET VOYELLES.

Elle a d'assez beaux yeux pour des yeux de province.

GRESSET. —*Le Méchant.*

837. DOUBLE ACROSTICHE.

R	OI	S
E	LI	E
P	AI	R
T	RO	P
I	VR	E
L	OI	N
E	CO	T

838. CURIOSITÉS.

LA PREMIÈRE GLACE.

La première glace, offerte à Francois Ier par les Vénitiens, est au Château de Fontainebleau, dans la chambre d'Anne d'Autriche.

——

Ont envoyé des *solutions partielles* : MM. Le Pilier du Cercle Industriel à Neuveville; L'inattendu des rives neuchâteloises du lac de Bienne; Dionysius de retour dans la Coulisse; Jean Valjean à Porrentruy; Nostradamus à Delémont; Vive l'*Ouvrier* à Porrentruy.

——

843. CHARADE.

Un accident de la nature
Qui n'arrêta point Annibal.
— Très connu dans l'art musical.
— De Milon de Crotone il n'a point la stature,
Mais il le surpasse en vigueur.
Sur son dos arrondi, tu le sais bien, lecteur,
Il porte sans fléchir, mainte et mainte voiture.
— Tout près de mon *entier* flottèrent nos drapeaux,
Il nous rappelle une victoire
De ce grand homme que l'histoire
A justement nommé César des temps nouveaux.

844. PERIPHRASE.

Quel est le sens de ces vers :

Là, sous un peu de terre, on concentre les feux
Que la paille a reçus des coursiers généreux.

845. CARRÉS LIÉS.

1. XXXX
2. XXXX
3. XXXX
4. XXXXXXXX
5. XXXX
6. XXXX
7. XXXX

1. Une conjonction. — 2. Solennelle défense
Dont usèrent jadis, avec un droit égal,
Les tribuns et les rois. — 3. Utile au maréchal.
4. Fier et majestueux, dans les airs il s'élance
Sans voler cependant. — 5. Pour les peuples du Nord.
C'était le dieu guerrier. — 6. Embellit quand il mord.
7. Encor ce malheureux héros du temps antique
Qui dut abandonner le sol asiatique.
Chacun connaît son sort.

846. CURIOSITÉS.

LES MANTEAUX BLEUS.

Quelle est l'origine du nom de *Manteaux bleus* donné en Angleterre à des mendiants?

——

☛ Envoyer les solutions jusqu'au mardi soir, *25 courant.*

Publications officielles

Convocations d'assemblées.

Movelier. — Le 16, à midi, pour arrêter la liste des ayants-droit aux bons communaux et nommer les bergers.

Rebeuvelier. — Le 19, à 2 h., pour voter un subside en faveur du chemin de fer Delémont-Mervelier.

Vermes. — Le 16, à midi, pour savoir si l'on participera aux frais concernant les études du tracé Delémont-Mervelier — voter le budget et la gratuité des fournitures scolaires; décider l'école complémentaire.

Cote de l'argent

du 12 Février 1902.

Argent fin en grenailles. fr. 98.— le kilo.
Argent fin laminé, devant servir de base pour le calcul des titres de l'argent des boîtes de montres . . . fr. 100.— le kilo.

Editeur-imprimeur : G. Moritz, gérant.

Abattoirs de la municipalité de Porrentruy

Etat du bétail abattu pendant le mois de janvier 1902.

Noms des bouchers	Chevaux	Bœufs	Vaches	Génisses	Taureaux	Veaux	Porcs	Moutons	Chèvres	Chauffage	Recettes Fr.	Ct.
Buchwalder	—	4	—	1	—	22	18	7	—	—	111	—
Courbat	—	4	1	—	—	14	10	4	—	—	80	—
Oser	—	2	2	—	—	18	15	5	—	—	90	—
Grimler Th. Vve.	—	2	1	—	—	9	9	1	2	—	55	50
Grédy P.	—	2	1	—	—	7	7	1	—	—	46	50
Pinaton E.	—	6	1	—	—	17	17	15	—	—	123	50
Voillat Gust. Vve	—	4	—	—	—	10	9	1	—	—	62	—
Scherrer E.	—	2	1	1	—	12	11	6	1	—	75	—
Grimler Paul	—	4	2	—	—	20	11	3	—	—	97	—
Charles Schick	—	7	—	—	—	9	—	2	—	—	64	50
Particuliers												
Lorentz	—	—	—	—	—	—	1	—	—	—	2	—
Wenger Frères	—	—	2	—	—	—	—	—	—	—	14	—
Bernard Charles	1	—	—	—	—	—	—	—	—	—	3	50
Favez	—	—	1	—	—	—	—	—	—	—	7	—
Chapuis Jules	—	—	1	—	—	—	—	—	—	—	7	—
Total	1	37	13	2	—	138	108	45	3	—	838	50